

ARGUS ET VERT-VERT

BUREAUX :

Rue Impériale, 33.

Ouverts de 9 h. du m. à 2 heures

RÉUNIS

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE

LYON : 3 fr. par trimestre

PROVINCE : 3 francs 50 cent.

AVIS

Nous avertissons nos lecteurs qu'ils trouveront dorénavant des numéros de l'Argus chez les libraires suivants :

BUREAU DES JOURNAUX, 34, rue Tupin.

MÉRA, péristyle du Grand-Théâtre.

POURNY, rue Impériale, 50.

DUPERRET, rue Bourbon.

GRANGE, cours de Brosses, 15 (Guillotière).

PORTRAITS & BIOGRAPHIES

PARUS ET EN VENTE

M^{me} GALLI-MARIÉ.

M. LUCO.

M^{me} DE TAISY.

M. LATY.

M^{lle} A. DARTAUX.M^{lle} B. BARETTI.

En préparation et pour paraître
Dimanche prochain la biographie
de

M. MONTBAZON

Des Célestins

M^{lle} Blanche BARETTI

M^{lle} Blanche Baretti, dont la famille est d'origine italienne, — ainsi que l'indique son nom, — est née à Bordeaux : c'est une bordelaise et du bon crû.

Elle se destinait à donner des leçons de piano et de chant. Pour achever son éducation musicale, sa famille la conduisit à Paris, pour qu'elle travaillât

sous la direction de quelques professeurs en réputation : ces derniers, émerveillés de la voix de leur jeune élève, l'engagèrent vivement à entrer au théâtre. Pour donner plus de poids à leur opinion, ils firent successivement entendre M^{lle} Baretti, par Auber, Halévy, Meyerbeer, etc., qui, d'un avis unanime, déclarèrent que la jeune fille avait sa fortune, non dans les mains, mais dans le gosier.

Un soir, le prince Poniatowski, — qui est, on le sait, un compositeur d'un certain mérite, — invita M^{lle} Baretti à une soirée, et la jeune fille fut naturellement priée de vouloir bien chanter.

Elle allait se mettre au piano lorsqu'un gros monsieur, à l'air bourgeois, s'approcha d'elle :

— Qu'allez-vous nous chanter, mademoiselle? lui demanda-t-il.

— Un morceau du *Siège de Corinthe*.

— Si vous le permettiez, reprit l'obsequieux personnage, je me ferais un véritable plaisir de vous accompagner.

— Je vous remercie, monsieur, mais j'ai l'habitude de m'accompagner moi-même.

Le personnage en question n'insista pas, mais il se plaça auprès du piano, suivant avec une attention toute particulière la jeune artiste, que cette attention commençait à agacer.

Le morceau achevé, les bravos éclatèrent avec enthousiasme, et étaient en quelque sorte dirigés par le gros personnage, qui paraissait ravi.

Le prince Poniatowski vint offrir son bras à la jeune fille, pour la reconduire à sa place; et, tout en causant, M^{lle} Blanche Baretti crut remarquer sur le visage des invités un sourire moqueur.

— Prince, demanda-elle tout bas, aurais-je fait quelque bêtise?

— Pas tout à fait..., répondit le prince en souriant, mais est-ce que vous ne connaissez pas la personne qui vous a offert de vous accompagner?

— Ce gros monsieur?

— Oui, ce gros monsieur; eh bien, mon enfant, c'est tout simplement l'auteur du *Siège de Corinthe*.

— Rossini!...

— En personne.

A ce nom, un nuage passe devant les yeux de la jeune artiste, et il fallut, pour la remettre, les compliments affectueux de l'auteur du *Barbier*.

Rossini fit chœur avec les personnes qui engageaient la famille de M^{lle} Baretti à lui laisser entreprendre la carrière théâtrale; il vainquit les derniers scrupules des parents, et il fut décidé que la jeune fille entrerait au Conservatoire.

M^{lle} Blanche Baretta justifia, ou mieux, dépassa les prévisions que ses professeurs avaient eues de son avenir : entrée au Conservatoire en 1860, elle remportait, huit mois après, le premier prix d'opéra-comique, le premier prix de chant et le premier accessit d'opéra.

Signalée par ce triple succès à l'attention des directeurs, quelques jours après, M^{lle} Blanche Baretta était engagée pour trois ans, à des conditions très-avantageuses, au Théâtre-lyrique qui depuis... mais qui alors était en grande faveur auprès du public.

M^{lle} Baretta débuta dans les *Pêcheurs de Catane*, d'Aimé Maillard; elle reçut de la presse parisienne le plus sympathique accueil.

Mais ce fut surtout la création de la *Statue*, d'Ernest Reyer, qui mit M^{lle} Baretta en vue, et la plaça au premier rang. Je pourrais reproduire ici les appréciations élogieuses faites par les critiques les plus autorisés; je me bornerai à citer le passage suivant d'un feuilleton :

« Je demande humblement pardon à M^{lle} Baretta de ne pas l'avoir entendue, mais j'étais trop occupé de l'admirer; mes yeux ont absorbé mes oreilles. Sculpturalement drapée dans son haik de laine blanche ou dans son voile lamé d'argent, cette belle fille a tour à tour la poésie des femmes de la Bible et le sensualisme des houris du Koran! »

On ne saurait être plus galant.

De cette citation je ne veux tirer que cette simple observation : c'est que le succès de M^{lle} Baretta fut — en dehors de son talent — dû, pour une bonne part, à sa beauté.

Au théâtre, en effet, la beauté chez une femme joue un grand rôle, elle empêche le public, qui d'instinct se sent favorable.

A ce propos, une anecdote :

M^{me} Pezzaroni, qui possédait la plus magnifique voix de contralto, devait débiter au Théâtre italien de Paris; or cette artiste était douée d'une laideur peu commune; elle le savait, et s'effrayait de la fâcheuse impression que son visage devait nécessairement produire.

— Si le public, dit-elle, me voit avant de m'entendre, je suis perdue; il faut donc que je m'arrange de telle façon, que le public m'entende avant de me voir.

C'est ce qu'elle fit à la première représentation : par un habile jeu de mise en scène, elle entra sur le théâtre à reculons, et, dans cette position, lança quelques notes qui électrisèrent la salle entière, et firent éclater un tonnerre d'applaudissements.

Lorsqu'elle se retourna, la déception fut grande chez le public : mais la chanteuse avait vaincu, et fait oublier la femme.

M^{lle} Baretta, à ce point de vue, est admirablement douée par la nature : si l'artiste fait aimer la femme, la femme en revanche fait valoir l'artiste. Sa figure aux traits délicats, est auprès du public une excellente lettre de recommandation qui prédispose à la sympathie; elle a de plus une distinction et une grâce naturelle qu'elle relève encore par l'art exquis qui préside à sa toilette.

Je ne veux point m'égarer dans les madrigaux auxquels je suis peu habile : je reviens sans transition à mon modeste rôle de biographe.

A cette époque l'Opéra-Comique était en grande rivalité avec le théâtre Lyrique : et le premier — c'était de bonne guerre — enleva son étoile, c'est-à-dire M^{lle} Baretta au second : et en payant naturellement l'assez fort dédit stipulé sur l'engagement.

A l'Opéra-Comique M^{lle} Baretta occupait le premier rang et par droit d'en-

gagement et par droit de talent : elle y reprit le répertoire d'Auber et y fit de nombreuses créations parmi lesquelles j'indiquerai : *La Déesse et le Berger*, de Duprato; *Le Saphir*, de Félicien David; *Lara*, de Maillard, le *Café du Roi*, de Louis Deffès, etc.

Pourquoi M^{lle} Baretta a-t-elle quitté l'Opéra-Comique en plein succès et en pleine réputation? Par un caprice de jolie femme.

Arrivée au terme de son engagement M^{lle} Baretta ne voulait le renouveler qu'à un chiffre d'appointements que le directeur trouva exagéré; mais auquel l'artiste tenait plus par amour-propre que par intérêt.

Pendant les pourparlers, M. Halanzier, alors directeur à Marseille, qui se trouvait à Paris en quête d'une première chanteuse, alla frapper à la porte de M^{lle} Baretta, et lui offrit un splendide engagement. L'artiste hésitait; je le comprends, car Paris a pour une artiste, qui est en même temps une jolie femme, des séductions à nulles autres pareilles; mais M. Halanzier est un fin diplomate, il exploita habilement le mécontentement de l'artiste froissée dans son amour-propre, et obtint sa signature : elle était à peine donnée qu'un messenger de l'Opéra-Comique venait lui annoncer que le directeur acceptait ses conditions : il était trop tard de cinq minutes.

Si M^{lle} Baretta, est partie de Paris avec tristesse, elle a trouvé un dédommagement dans le succès qui, en province, l'a accompagnée partout : à Marseille, en Belgique, à Bordeaux, partout le public lui a fait fête.

Elle nous quitte l'année prochaine, je ne crois pas que jusqu'à ce jour elle ait encore signé un engagement : en attendant la saison prochaine, elle se propose d'aller en compagnie de M^{lle} Dartaux, chanter l'opéra-comique à Madrid, pendant les mois de mai et juin.

Pour la décider à franchir les Pyrénées, le directeur de Madrid a, paraît-il, fait des sacrifices énormes; quels que soient ces sacrifices, c'est encore lui qui a fait la meilleure affaire; car le succès de M^{lle} Baretti est certain.

Comme on parlait devant un des admirateurs de M^{lle} Baretti, de son départ pour l'Espagne, et qu'on ajoutait, — ce qui est vrai, — que le même directeur avait également engagé les chœurs du Grand-Théâtre.

— Quoi de plus naturel, dit-il, les chœurs ne doivent-ils pas suivre partout M^{lle} Baretti.

Très-joli, — n'est-il pas vrai? — pour un homme qui ne fait pas métier du madrigal.

Comme nous ne saurions trouver mieux, c'est par ce mot que nous finirons la biographie de la charmante artiste.

ERNEST DE C.

GRAND-THÉÂTRE

La Direction très-certainement ne s'y attendait guère; elle avait monté *Don Juan*, uniquement parce que cet ouvrage lui avait été demandé, et aussi je crois un peu, parce qu'on supposait que, faute d'interprètes, cet ouvrage était impossible en province: le directeur avait voulu prouver qu'il possédait un personnel capable d'interpréter les œuvres les plus difficiles, la preuve en avait été victorieusement faite; mais, je le répète, la Direction ne comptait pas sur un succès, et voilà qu'à la troisième représentation de *Don Juan*, la salle était comble, comme aux soirées de M^{me} Galli-Marié.

D'où je conclus que, si *Don Juan* avait été monté il y a quelques mois, il eût très-honorablement tenu sa place dans le répertoire courant; on fera bien de se le rappeler l'année prochaine.

La meilleure part de succès revient à ce trio de femmes charmantes qui se nomment M^{mes} de Taisy, Sallard et Dartaux, et à MM. Périé, Sylva et Darrois.

Le *Rêve d'Amour*, de M. Auber, dont la première représentation a eu lieu cette semaine n'est pas un chef-d'œuvre dans l'acception complète du mot, mais c'est une œuvre charmante dans laquelle on retrouve les qualités de style de ce compositeur qui a signé tant d'opéras délicieux. Notez qu'Auber a passé quatre-vingts ans: et dites s'il n'est pas merveilleux d'avoir, à cet âge, qui est l'extrême vieillesse, tant d'imagination et nous pourrions dire de jeunesse!

Bonne interprétation et compliments sincères à MM. Lhérie, Danguin et Feret, à M^{mes} Baretti, Dartaux et Verger.

Ernest Dupuis

CÉLESTINS

C'est à l'excellente M^{me} Michon qu'est échue *Fernande*, de Victorien Sardou, dans la distribution — qui se fait par voie de tirage au sort — des nouveautés composant le menu des représentations à bénéfice.

M^{me} Michon n'a pas à se plaindre de son lot, car la première représentation de *Fernande* a fait salle comble.

On a reproché à Sardou d'avoir emprunté l'intrigue de *Fernande* à une nouvelle de Diderot: le reproche me paraît une mauvaise querelle cherchée à un auteur, dont la réussite perpétuelle agace les critiques grincheux. Qu'importe que Victorien Sardou ait fait un emprunt à Diderot, s'il a su, en transportant une intrigue du livre au théâtre, lui donner cette vie et ce mouvement, dont ne sauraient se passer les œuvres dramatiques. Victorien Sardou, ne peut-il pas répondre comme un illustre écrivain, à qui on

faisait le même reproche: « Je prends mon bien où je le trouve. »

Laissons donc de côté cette mauvaise querelle. La pièce est-elle intéressante? Y trouve-t-on les qualités qui sont la marque de fabrique de l'écrivain? Voilà les seules questions auxquelles on ait à répondre.

A notre avis, *Fernande* continue très-heureusement la série des pièces données jusqu'à ce jour par Sardou. Il est impossible de faire preuve à la fois de plus d'habileté et d'esprit: telle scène, par exemple, qui repose sur une tête d'épingle, est charmante par les détails que l'auteur sait grouper, par l'entrain et la verve qu'il déploie dans ces conversations où les acteurs se renvoient le mot lestement, prestement, comme d'habiles joueurs font d'un volant lancé par une raquette.

L'interprétation de *Fernande*, aux Célestins, est fort bonne: la meilleure part d'éloges revient à M^{me} d'Herblay, chargée du principal rôle. La grande qualité de cette artiste est, j'ai déjà eu l'occasion de le constater bien des fois, d'être profondément dramatique, sans avoir recours à ces effets d'un goût douteux, si fort en usage dans les théâtres de drame. Elle est sincère, et par ce mot je veux dire qu'elle se pénètre si intimement de l'esprit de son rôle, qu'elle arrive à produire l'émotion qu'elle ressent, uniquement parce qu'elle est vraie.

A côté de M^{me} d'Herblay, je citerai avec éloge M. Montbazou. Le personnage de Pomerol était destiné à M. Bondois, mais cet artiste étant tombé malade, M. Montbazou, pour ne pas retarder la première représentation, s'est chargé du rôle, qu'il a appris au pied levé. Sa complaisance lui a valu un très-joli succès, succès mérité et dont je le félicite.

M. Laty, M^{mes} Dalloca, Ricquier, Maës, et M^{me} Michon, splendide, dans un rôle de vieille cocotte, ont aussi droit à un compliment.

En somme, succès de pièce et d'artistes.

On ne saurait mieux finir l'année théâtrale 1869-70.

ERNEST DE C.

CAQUETAGES.

L'autre jour, à Londres, les curieux assemblés dans une cour de police faisaient un tapage tel, que le juge se leva brusquement :

— Silence ! s'écria-t-il d'une voix de tonnerre ; huissiers, faites faire silence : voilà quatre prévenus que je condamne sans avoir entendu un seul mot des dépositions des témoins !

Un soir, Fox gagna au jeu mille livres sterling. Un de ses créanciers, ayant appris cette bonne nouvelle, se hâta de se rendre chez lui pour lui réclamer le paiement d'une forte dette.

— Impossible, monsieur, répondit Fox, je dois d'abord faire face à mes dettes d'honneur.

Le créancier protesta avec chaleur et sortit de sa poche un billet portant la signature de Fox.

L'homme d'Etat, impatienté, le lui arracha des mains, le déchira en plusieurs morceaux et en jeta les débris dans le feu.

Le créancier devint livide et resta muet de stupéfaction.

— Monsieur, répondit Fox, maintenant ma dette est une dette d'honneur. Voici votre argent.

Le président (au témoin.) — Vous n'êtes pas parent de l'accusé ?

Le témoin — Dame, monsieur, le président, je n'en sais rien : je suis un enfant trouvé.

On causait crise ministérielle devant la petite Z.

— Il y a un ministère que je voudrais voir supprimer tout de suite, s'écria la demoiselle.

Curieux, on prêta l'oreille.

— Lequel ? demandait-on en chœur.

— Le ministère d'huissier.

Entendu dans l'enceinte du pesage à Vincennes :

Un monsieur fort bien mis, à l'air compatissant, une vaie pâte de philanthrope, causait avec un jockey horriblement maigre et efflanqué.

— Comment, disait-il, peut-on faire un métier comme le vôtre ? Est-il vrai que, pour se rendre plus légers, les jockeys restent des semaines entières presqu'é sans prendre aucune nourriture ?

— C'est absolument certain, répliquait le jockey avec un fort accent britannique, c'est le seul moyen que nous ayons de nous rendre plus légers.

— Eh ! quoi, vous êtes forcés de vous laisser ainsi mourir de faim ?

Dam ! quand on n'a pas d'autre moyen de gagner sa vie.

Deux avocats avaient à plaider un magnifique procès en séparation. Je dis magnifique, parce que les conjoints qu'il s'agissait de disjoindre étaient millionnaires.

Mais voilà que tandis que nos Démosthènes préparaient leurs argumentations et leurs objurgations, le mari, poussé par un regard d'amour, s'en va tout bonnement trouver sa femme, l'embrasse et la ramène tout joyeux au domicile conjugal.

Le lendemain, l'avocat de monsieur apprend la chose et court au palais :

— Vous ne savez pas, fait-il à l'avocat de madame.

— Non.

— Ils sont réconciliés.

— Réconciliés !... Mais c'est une escroquerie !

Un jeune bohème travaillait depuis quinze jours au service d'un dentiste dont il rédigeait les prospectus en vers et en prose.

Hier le pauvre littérateur s'est vu forcé de montrer les dents à l'honorable artiste qui l'employait gratis.

— Attendez, dit celui-ci. Il vous manque une dent canine. Je vais vous la remplacer.

— Si vous pouviez plutôt me mettre quelque chose sous celles qui me restent !

A force de questionner les témoins, es présidents s'attirent parfois de bizarres réponses. Témoin celle-ci.

Le président. — Vous affirmez que le mouchoir que voici, trouvé sur le prévenu, vous appartient ?

Le témoin. — Oui, monsieur.

Le président. — Et à quoi le reconnaissez-vous ?

Le témoin. — A ce qu'il est tout-à-fait pareil à mes autres mouchoirs.

Le président. — Qu'est-ce que cela prouve ? (Tirant son mouchoir.) Tenez, le mien est absolument pareil.

Le témoin. — Cela ne m'étonne pas, monsieur le président, on m'en a volé plusieurs.

BAILLAY, gérant.

Lyon, imp. du Salut Public. — BELIN, rue Impériale, 33

BUREAU DES JOURNAUX

34, rue Tupin

JOURNAUX, LIBRAIRIE

PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

Abonnements à tous Journaux
sans frais